



© Marc Melki

Mathias Enard

France

Biographie

Spécialiste des cultures et des langues arabes et persanes, docteur au CNRS et traducteur, Mathias Enard est l'auteur de plusieurs romans parus en France et en Espagne, où il vit actuellement. C'est avec la publication de *Zone* en 2008 qu'il se fait remarquer. Ce monologue sans ponctuation s'inspire de ses nombreux voyages autour de la Méditerranée pour évoquer les guerres passées et présentes. L'ouvrage reçoit le Prix Décembre et le Prix du Livre Inter 2009.

Il a également reçu en 2010 le Prix Goncourt des lycéens pour son livre *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, et le prix Liste Goncourt / Choix de l'Orient en 2012, pour *Rue des voleurs*. Son dernier roman, *Boussole*, a reçu le Prix Goncourt 2015.

Mots-clés

- > Histoire
- > Littérature
- > Maghreb
- > Méditerranée
- > Moyen-Orient
- > Voyage

Ressources

[Page de l'éditeur](#) Actes Sud consacrée à l'auteur
Mathias Enard parle de *Boussole* ([vidéo](#))

Presse

« Dans *Boussole*, le romancier invite à une nuit d'insomnie et à un voyage dans les souvenirs d'un musicologue amoureux du Proche-Orient. Hypnotique. *Boussole*, dont chaque page sort le lecteur de lui-même, le confronte à une infinité de sujets et de personnages dont il ignore tout pour les lui rendre plus proches. »

Raphaëlle Leyris, Le Monde des Livres

« *Boussole* de Mathias Enard domine la rentrée littéraire. Plus ambitieux, plus savant, plus réussi que tant d'autres. L'érudition est là, sans limite, excessive, dynamitée par des ruades, des accélérations de l'écrivain qui sauvent le roman de l'écueil. L'exercice est admirablement mené, quasi parfait, formant un récit au cours puissant comme un fleuve. »

Etienne de Montéty, Le Figaro Littéraire

« *Boussole*, signé Mathias Enard, est un chant d'amour à l'Orient, à cet Orient que nous sommes en train d'oublier et qui a tant fasciné, tant ébloui par sa beauté, sa richesse, sa complexité. Un chant lancé par quelqu'un qui semble vouloir dire, une bonne fois pour toutes, mélancolique et rageur : ce n'est pas seulement ce que vous voyez sur vos écrans. Un texte plein de méandres, proche de l'inventaire ivre et scintillant, difficile et envoûtant, bodybuildé aux références littéraires, scientifiques, géographiques, incrusté de lettres et d'images. »

Christophe Ono-dit-Biot, Le Point

« Mais Mathias Enard ne fait pas de la littérature de voyage – il voyage dans la littérature. Son roman s'enroule, comme une volute de fumée d'opium, d'un récit à l'autre. Et sa parole, tout aussi fluide et dense, circule avec la même aisance d'un thème à l'autre. Et on le suit en se disant que, finalement, c'est moins un conteur qu'un caravanier. Un de ces hommes qui convoient de vastes richesses, connaissent mille et une pistes et, en colporteurs avisés, savent tout de leurs marchandises. Avec lui, l'Orient n'est pas un désert, mais une oasis infinie. »

Damien Aubel, Transfuge

Bibliographie

Boussole (Actes Sud, 2015) (400 p.) Prix Goncourt 2015

Rue des voleurs (Actes Sud, 2014 ; Babel, 2014) (348 p.)

Tout sera oublié (Actes Sud BD, 2013) (224 p.)

Remonter l'Orénoque (Actes Sud, 2012 ; Babel, 2016) (160 p.)

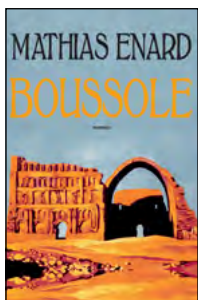
L'alcool et la nostalgie (Inculte, 2011 ; Babel, 2012) (96 p.)

Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants (Actes Sud, 2010 ; Babel, 2013) (160 p.) Prix Goncourt des lycéens 2010

Zone (Actes Sud, 2008 ; Babel, 2010-2013) (516 p.) Prix du Livre Inter

Bréviaire des artificiers (Verticales, 2007 ; Gallimard, coll. «Folio», 2010) (106 p.)

La perfection du tir (Actes Sud, 2003 ; Babel, 2008) (180 p.)



La nuit descend sur Vienne et sur l'appartement où Franz Ritter, musicologue épris d'Orient, cherche en vain le sommeil, dérivant entre songes et souvenirs, mélancolie et fièvre, revisitant sa vie, ses emballements, ses rencontres et ses nombreux séjours loin de l'Autriche – Istanbul, Alep, Damas, Palmyre, Téhéran... –, mais aussi questionnant son amour impossible avec l'idéale et insaisissable Sarah, spécialiste de l'attraction fatale de ce Grand Est sur les aventuriers, les savants, les artistes, les voyageurs occidentaux.

Ainsi se déploie un monde d'explorateurs des arts et de leur histoire, orientalistes modernes animés d'un désir pur de mélanges et de découvertes que l'actualité contemporaine vient gifler. Et le tragique écho de ce fiévreux élan brisé résonne dans l'âme blessée des personnages comme il traverse le livre.

Roman nocturne, enveloppant et musical, tout en érudition généreuse et humour doux-amer, *Boussole* est un voyage et une déclaration d'admiration, une quête de l'autre en soi et une main tendue – comme un pont jeté entre l'Occident et l'Orient, entre hier et demain, bâti sur l'inventaire amoureux de siècles de fascination, d'influences et de traces sensibles et tenaces, pour tenter d'apaiser les feux du présent.



C'est un jeune Marocain de Tanger, un garçon sans histoire, un musulman passable, juste trop avide de liberté et d'épanouissement, dans une société peu libertaire. Au lycée, il a appris quelques bribes d'espagnol, assez de français pour se gaver de *Série Noire*. Il attend l'âge adulte en lorgnant les seins de sa cousine Meryem. C'est avec elle qu'il va « fauter », une fois et une seule. On les surprend : les coups pleuvent, le voici à la rue, sans foi ni loi.

Commence alors une dérive qui l'amènera à servir les textes – et les morts – de manières inattendues, à confronter ses cauchemars au réel, à tutoyer l'amour et les projets d'exil. Dans *Rue des Voleurs*, roman à vif et sur le vif, l'auteur de *Zone* retrouve son territoire hypersensible à l'heure du Printemps arabe et des révoltes indignées. Tandis que la Méditerranée s'embrase, l'Europe vacille. Il faut toute la jeunesse, toute la naïveté, toute l'énergie du jeune Tangérois pour traverser sans rebrousser chemin le champ de bataille.

Parcours d'un combattant sans cause, *Rue des Voleurs* est porté par le rêve d'improbables apaisements, dans un avenir d'avance confisqué, qu'éclairent pourtant la compagnie des livres, l'amour de l'écrit et l'affirmation d'un humanisme arabe.



Pierre Marquès, dit Mathias Enard, reprend et transforme les grandes problématiques de l'art contemporain, donnant ainsi une signification profonde et engagée à un médium que certains croyaient en danger d'extinction : la peinture.



Dans les corps qu'ils ouvrent, les patients qu'ils soignent, et jusque dans leur amitié, deux chirurgiens cherchent, comme à tâtons, une vérité qui justifierait leur propre existence.

Youri opère sous les yeux de Joana, la jeune infirmière qu'Ignacio convoite ; au cœur d'un été caniculaire et d'un hôpital en pleine déliquescence, l'un se perd dans la passion comme l'autre dans l'alcool et la folie.

Ils pousseront Joana à les fuir, à entreprendre un long voyage au Venezuela : remonter le grand fleuve Orénoque sera pour elle l'occasion de démêler, depuis le ventre tiède d'un cargo, l'écheveau de leurs vies.

Au fil de ce voyage vers l'Amazonie, le roman de Mathias Enard nous emporte au centre d'un triangle amoureux dont les sommets seraient la naissance, le corps et le désir, tous trois si tenus qu'ils ne sont peut-être que des reflets sur les eaux boueuses d'une rivière mythique.



Réveillé en pleine nuit par un coup de téléphone de Jeanne, qui lui apprend le décès de Vladimir, Mathias part à Moscou pour escorter le corps de son ami jusqu'à son village natal, au-delà de Novossibirsk. Dans le Transsibérien, il s'adresse au faux frère couché dans sa boîte, évoque le trio fiévreux que tous deux ont formé avec Jeanne, et l'emprise des stupéfiants autant que le dépit amoureux qu'il a cru fuir en retournant seul à Paris.

Au fil de quatre mille kilomètres de paysages ouatés, pâles bouleaux et neige immaculée, les souvenirs se pressent, bientôt relayés par les plus belles pages de Gogol, Tchekhov, Dostoïevski ou Axionov qui lui avaient fait rêver la Russie. Si l'amour ne peut plus rien quand l'alcool et la nostalgie se sont emparés d'un homme, restent la révolution, la mort, ou la littérature. C'est ce que Mathias Énard illustre magistralement dans ce roman sensuel, ardent et profondément mélancolique.



En débarquant à Constantinople le 13 mai 1506, Michel-Ange sait qu'il brave la puissance et la colère de Jules II, pape guerrier et mauvais payeur, dont il a laissé en chantier l'édification du tombeau, à Rome. Mais comment ne pas répondre à l'invitation du sultan Bajazet qui lui propose, après avoir refusé les plans de Léonard de Vinci, de concevoir un pont sur la Corne d'Or ? Ainsi commence ce roman, tout en frôlements historiques, qui s'empare d'un fait exact pour déployer les mystères de ce voyage.

Troublant comme la rencontre de l'homme de la Renaissance avec les beautés du monde ottoman, précis et ciselé comme une pièce d'orfèvrerie, ce portrait de l'artiste au travail est aussi une fascinante réflexion sur l'acte de créer et sur le symbole d'un geste inachevé vers l'autre rive de la civilisation. Car à travers la chronique de ces quelques semaines oubliées de l'Histoire, Mathias Énard esquisse une géographie politique dont les hésitations sont toujours aussi sensibles cinq siècles plus tard.



Par une nuit décisive, un voyageur lourd de secrets prend le train de Milan pour Rome. Quinze années d'activité comme agent de renseignements dans sa Zone (d'abord l'Algérie, puis tout le Proche-Orient) ont livré à Francis Servain Mirkovié les noms et la mémoire de nombreux acteurs de l'ombre (marchands d'armes, terroristes, commanditaires ou intermédiaires, criminels de guerre en fuite...). Mais lui-même a accompli sa part de carnage lorsque la guerre en Croatie et en Bosnie l'a jeté dans le cycle enivrant de la violence.

Le train démarre et, avec lui, s'élanche une immense phrase qui explore l'espace-temps pour évoquer toutes les guerres méditerranéennes. Dans les réminiscences de ce passager de la nuit se mêlent bourreaux et victimes, héros et anonymes, peuples déportés ou génocidés, mercenaires et témoins, peintres et littérateurs, évangélistes et martyrs... Et aussi les Parques de sa vie intérieure : la paisible Marianne, la trop perspicace Stéphanie, la silencieuse Sashka...

Palimpseste ferroviaire en vingt-quatre « chants », conduits d'un seul souffle et magistralement orchestrés, le roman de Mathias Énard compose une impressionnante *Iliade* de notre temps.



Manuel de terrorisme à l'usage des débutants, ce livre, agrémenté d'une cinquantaine d'illustrations, renseignera utilement l'amateur de savoir-vivre, et si nécessaire, de savoir-mourir. Pour éclairer sa lanterne - comme Virgilio, un apprenti artificier des îles Caraïbes -, il profitera des dix leçons de sagesse d'un maître en ces matières explosives. Les auteurs tiennent à décliner toute responsabilité quant aux conséquences esthétiques, politiques ou digestives liées à la mise en pratique des conseils ici recueillis.

Toute ressemblance avec des personnes présentes ou à venir serait certes surprenante, mais pas impossible.



Tout est dans la concentration. Tout est dans la patience, le calme, la maîtrise du souffle. Les bons jours, un seul tir parfaitement réussi suffit à lui donner la joie du travail accompli. Alors, le narrateur redescend de ce toit d'immeuble où il s'était embusqué pour tuer - dans cette ville livrée à la guerre civile -, et il rentre chez lui, retrouver sa mère à demi folle. Puis survient Myrna, une jeune fille de quinze ans embauchée pour prendre soin de la mère malade. Myrna dont la naissante féminité devient pour lui un objet de fascination, un rêve d'amour - l'autre chemin vers la perfection ?

Mathias Énard décrit avec une saisissante empathie la psyché de son héros, complexe et perturbée. Le réalisme et la paradoxale poésie de sa langue reflètent la cruauté d'un monde abandonné au mal, sans autre bonheur que l'excellence dans l'art d'imposer inexorablement la loi de la force.